

gouvernement. Leur administration rappelait à chaque instant l'école d'oisiveté et de corruption d'où ils sortaient. Rien n'était si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger désir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étaient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite était toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille consumaient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnaient pas de quoi payer les garnisons qui les défendaient. On ne tirait rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile et le Milanais étaient à charge. Naples et le Portugal voyaient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les îles Baléares et la Navarre prétendaient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés réglaient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide et épuisée par ses folles largesses.

xxxii.
Calamités
que l'aveu-
glement de
la cour d'Es-
pagne accumu-
la sur les
colonies.

Pendant que la métropole dépérissait il n'était pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des

nœuds honnêtes qui auraient établi entre les deux nations une dépendance et un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'Ancien-Monde eussent été échangées contre celles des mines du Nouveau, et le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se serait formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en serait pas moins devenue maîtresse du Mexique et du Pérou, parce que tout peuple qui cultive les arts sans en communiquer les procédés et la pratique aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avait trouvée à subjuguier les Indiens, l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, l'ignorance des vrais principes du commerce, ces raisons, et plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires que le vaincu l'était de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avaient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces

barbares; et c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusait de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'était enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espèce de honte, ni par la présence de témoins policés, ne dérobaient-elle pas aux yeux des Espagnols l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale? et ne les portait-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts comme ils traitaient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, et de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance que sur les frontières de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affaiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguait? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeait qu'on le répandit à flots? Cette poignée d'hommes, enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes dont elle n'entendait pas la langue et dont les mœurs et les usages lui étaient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes et de terreurs bien ou mal fondées?

Semblables aux Visigoths dont ils étaient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagèrent entre eux les terres désertes et les hommes qui avaient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas longtemps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les lois faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité, se jouaient également des ordres d'un monarque trop éloigné et des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorbait tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle leur criaient: Laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite! pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap par une livre ou par vingt livres d'or? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portait à sa gueule pour

se jeter sur son image qu'il voyait au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étaient privés de la lumière du jour, du bonheur de respirer un air doux et sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches et de leurs amis, ces infortunés creusaient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étaient révoltées de ces barbaries, les écrivains espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avait rien de dangereux; mais on en croyait aux démonstrations physiques. On n'ignorait point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre sans inconvénient pour les yeux; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsénicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux malsaines sans inconvénient pour l'estomac et pour les humeurs du corps. On voyait sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec la hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyait aux mineurs les rides, la faiblesse, le tremblement, la caducité, à l'âge de la santé

vigoureuse; et, loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignait de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquait pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux et aux autres actes de la tyrannie européenne, beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres et sauvages, ils contractaient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes et du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature et contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde pour caractériser à jamais la tyrannie espagnole. Que pouvaient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des pères, et du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avaient fondé s'éroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre et du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en

ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat, qui n'était ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre et de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or et l'argent qui devaient entrer dans les coffres du souverain furent continuellement diminués par la fraude, et réduit au quart de ce qu'ils devaient être. Tous les ordres, corrompus par l'avarice, se donnaient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avait proscrits. Les premiers et les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongèrent les affaires amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre. On paraissait s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie et de multiplier les vexations.

L'ignorance marchait de front avec l'injustice. L'Europe était alors peu éclairée. La lumière même qui commençait à s'y répandre était repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvrait l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importans y étaient entièrement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, un peu moins aveuglés que les colons, prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute règle de mœurs et de décence. Les moins corrompus faisaient le commerce; les autres abusaient de leur ministère et de la terreur des armes ecclésiastiques pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avaient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays et ceux qui arrivaient d'Europe acheva de tout perdre. La cour avait imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; et elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les apaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une était accablée de faveurs et l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats qui plus d'une fois ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain était fomenté par le clergé créole

et le clergé européen, qui avaient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII.
L'Espagne
commence à
sortir de sa
léthargie.

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassaient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles au maniement des affaires publiques, qui furent trop long-temps l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées et mieux cultivées, offrent moins de ronces et plus de récoltes. D'immenses déserts ont été défrichés par des laboureurs appelés de toutes les parties de l'Europe. Quelques branches d'industrie ont reçu des primes d'encouragement. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolède, de Talavera, et surtout de Valence, des soieries qui ont de la réputation et qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara et d'Escaray des draps fins et des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne entière est couverte de manufactures d'armes et de quincaillerie, de bas et de mouchoirs de soie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons et de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, et ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navi-

gation, dont le projet, conçu par des étrangers, avait si long-temps révolté l'orgueil du ministère et celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier, des imprimeries de très-bon goût, des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles et aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés et l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans les contrées dont les connaissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses.

La monarchie était sans dettes à la mort de Ferdinand, et avait même des fonds assez abondans en réserve. Ces économies, les riches métaux qui commençaient à venir du Nouveau-Monde, une sage vigilance, mirent Charles-Quint en état de soutenir les grandes entreprises qui l'occupèrent sans interruption, sans se voir réduit à des emprunts, ou à des emprunts de quelque importance. Les engagements du fisc s'élevaient à un milliard et plus à la mort de son fils Philippe. Sous les faibles successeurs de cet exécrable perturbateur du globe, le désordre des finances fut poussé au-delà de tous les excès. Les besoins du gouvernement devinrent si pressans, qu'ils le forcèrent constamment à payer un intérêt de trente et quarante pour cent. Comme cette usure absorbait les revenus ordinaires, il fallut recourir à des impositions nouvelles. Les peuples, écrasés

par d'innombrables taxes, ne pouvaient ni se nourrir ni se vêtir; et le tiers du royaume était sans chemise, au rapport du docteur Moncade. Aucun des agens de la couronne ne recevait ses appointemens; et plus d'une fois les magistrats des plus augustes tribunaux sollicitèrent la permission de demander l'aumône. Telle était la détresse où se trouvait la nation qui avait reçu et qui recevait annuellement tant de trésors de l'autre hémisphère, qu'il lui fallut donner au billon une valeur à peu près égale à celle qu'avait eue jusqu'alors l'argent. Mais, pour nous servir de l'expression de Boccacini, *l'Espagne était alors à l'Europe ce que la bouche est au corps, tout y passait, et rien n'y restait.*

La machine politique n'allait plus. Pour en remonter les ressorts, il fut très-sérieusement proposé, sous le règne de Charles second, d'en abandonner la conduite au clergé. Dans ce plan, la guerre devait être conduite par le chapitre de Tolède; la marine par celui de Séville; les galères et les possessions d'Afrique devaient l'être par celui de Malaga; les autres parties d'administration devaient être partagées entre différens corps ecclésiastiques. Nous ignorons quels motifs firent rejeter ce singulier projet, qu'on assure avoir eu de puissans appuis. Ce que nous savons certainement, c'est qu'à l'époque où un prince français fut appelé au trône, le revenu libre de la couronne ne s'élevait pas au-dessus de dix ou douze millions de livres.

Le bonheur de l'Espagne voulut que les circonstances donnassent l'archiduc Charles pour concurrent au duc d'Anjou. On se partagea entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. Des flottes et des armées appuyèrent les prétentions des deux rivaux. L'emploi de ces forces exigeait d'énormes dépenses. Il fallut que les puissances engagées dans ce grand démêlé renvoyassent sur le théâtre de tant de combats une partie des trésors qu'ils en avaient obtenus par le commerce. Malgré les troubles civils, ce numéraire, mis en circulation, ranima tout. Lorsque les hostilités cessèrent, les peuples jouissaient d'une aisance qu'ils ne connaissaient pas depuis deux siècles, et payaient sans trop se gêner cinquante millions à leur souverain. L'opinion des hommes qui paraissent le mieux instruits, est que ce revenu s'élève maintenant à cent quatre-vingts millions. Cependant la couronne ne devait, en 1759, que cent soixante millions, que Ferdinand vi laissait dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé à des dépenses d'une nécessité indispensable.

Quoique les finances de ce bel empire appellent impérieusement encore une meilleure organisation, elles pourraient servir de modèle dans deux objets de grande importance. Quelque nombre de places qu'un individu occupe, il ne reçoit jamais que les appointemens de la plus

avantageuse. Le service militaire , auquel la noblesse était tenue sous le gouvernement féodal , a été converti en une contribution annuelle connue sous le nom *des lances*. Elle est de deux mille livres pour chaque grandesse , et de cinq cent cinquante livres pour les titres d'un ordre inférieur.

Les soins de Charles III ne se bornèrent pas à réprimer les déprédations du fisc et d'autres désordres qui ruinaient ses possessions d'Europe. Il porta un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtaient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs furent mieux choisis et mieux surveillés. On réforma quelques-uns des vices qui s'étaient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration reçurent des améliorations. Le sort même des Indiens devint moins malheureux.

xxxiv.
Moyens qu'il
conviendrait
à l'Espagne
d'employer
pour accélérer
ses prospérités
en Europe et en
Amérique.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministère espagnol qu'il arrivera un bon ordre de choses lorsqu'il aura saisi les vrais principes et qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement , comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissait , on verra que cet engourdissement ne s'étendait pas à tout ; et que , si l'Espagne était dans l'inaction au-de-

dans , elle portait son inquiétude chez ses voisins , dont elle troublait sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisait rien , on a cru qu'il n'y avait rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; et l'Espagnol , décharné , demi-nu , nonchalamment assis à terre , regarde avec pitié ses voisins , qui , bien nourris , bien vêtus , travaillent et rient de sa folie. L'un méprise par orgueil ce que les autres recherchent par vanité , les commodités de la vie. Le climat avait rendu l'Espagnol sobre , et il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal qui le gouverne depuis long-temps lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien , il ne désire rien ; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce peuple pauvre et superbe qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élevation. Il lui faut de grandes chimères , une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect et avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort , qu'on cherche les moyens , plus aisés qu'on ne croit , de lui faire trouver le travail honorable , et l'on verra la nation redevenir ce qu'elle était avant la découverte